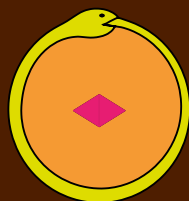


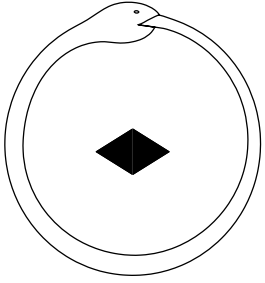
A decorative arch made of multiple parallel, wavy lines in the colors of a rainbow (red, orange, yellow, green, blue, purple, pink) set against a dark brown background.

LES PIEDS SUR TERRE
Veronica Pinheiro



cahiers
SELVAGEM





LES PIEDS SUR TERRE

Veronica Pinheiro

Je demande la permission d'arriver, et la bénédiction de mes aînés et de mes cadets. Je remercie les ancêtres de me permettre d'honorer la terre sacrée. En terres Kalunga, mon corps de femme se déplace avec la maison et les provisions sur le dos. Kalunga, je suis. Je suis aussi une terre peuplée. En chemin, je me reconnais dans l'argile rouge qui recouvre les feuilles des arbres sur la route. Je suis argile. Je me reconnais dans les arbres. Je suis une graine de baobab. Je me reconnais dans la route, je fais confiance au chemin. Les pieds sur terre et le cœur souriant, je marche en chantant. Contrairement au petit Chaperon rouge immortalisé par les frères Grimm, sur la route, je ne suis jamais seule.

Approchez-vous

Ce rapport pourrait être le journal de bord d'une enseignante itinérante qui a choisi de passer ses vacances scolaires dans une caravane, parcourant sept mille kilomètres et discutant avec des enfants tout au long du chemin à propos de l'école et de leurs vies à l'école. Il pourrait être comme l'écho d'un souvenir récent ou bien le récit de la nostalgie qui m'habitera. Cependant, les lignes qui suivent sont plutôt une invitation. Je vous invite à marcher pieds nus et à faire une ronde autour du feu. Ne cédez à la tentation de chercher un sens ou un but à cette invitation ; la conscience occidentale de l'observateur nous pousse à une interprétation spéculative des phénomènes. Essayez juste de marcher et d'entrer dans ma ronde.

Je m'appelle Veronica Pinheiro, enseignante. J'ai dû expliquer tellement de choses dans ma vie, et mon nom en est un bon exemple. J'ai un prénom polysyllabique, proparoxyton et non accentué du fait du manque de connaissances de mon père. De toutes les choses que j'ai faites et de toutes celles que les diplômés disent que je sais faire, j'aime avant tout enseigner.

C'est en enseignant, tantôt dans des écoles, tantôt en dehors, que la vie m'a semblé faire du sens. Le sens des choses m'attire plus que les choses. Quand je parle du sens des choses, je ne parle pas de la signification, de la conception ou du but, mais de ce que je ressens à propos des choses. Le réel et le figuré occupent en moi la même place. Il n'y a rien qui me rende plus triste que d'entendre la cloche annonçant la fin d'un cours. N'oublions pas : le son de la cloche d'école est le même que celui de la cloche des usines et des prisons. Les codes qui nous assujettissent sont les mêmes partout.

Au cours des cinq dernières années, j'ai exercé des fonctions administratives dans des unités d'enseignement du Secrétariat municipal de l'éducation de Rio de Janeiro. Pour répondre à un impératif personnel, j'ai demandé un congé de mes fonctions et, grâce à cela, j'ai pu parcourir d'autres chemins. Par négligence ou par immaturité, je répéterai souvent certains mots. C'est le processus qui compte, tout étant en cours de façonnement au fur et à mesure que je parcours de nouveaux itinéraires.

Bien qu'ayant demandé à quitter mes fonctions d'employée municipale, j'ai été reconduite en salle de classe suite à des formalités administratives et ce, jusqu'à l'octroi de ma demande de congé. Quelle vie ! Revenir en classe au moment précis où je suis invitée à réfléchir aux pratiques pédagogiques. Réfléchir sur les enfants et l'école, c'est ce que je fais chaque jour depuis que Selvagem, cycle d'étude sur la vie m'a

1. En Amérique du Sud, au temps de l'esclavage, le terme *quilombo* désignait les villages et communautés formés par les esclaves en fuite dans les régions reculées à l'intérieur des terres. Aujourd'hui, il existe au Brésil entre 3000 à 5000 *quilombos*, et le terme désigne aussi bien des terres issues des *quilombos* du temps de l'esclavage que des terres et villages achetés, acquis ou occupés par des populations afro-descendantes ou afro-américaines [N.T.]

invitée à coordonner le groupe Enfants. Peu avant le départ en vacances de l'équipe des coordinateurs de la Communauté Selvagem, j'ai dû retourner en classe pour « donner des cours ». Sans poste vacant dans mon école d'origine, j'ai alors été envoyée dans une école qui avait besoin d'un professeur de portugais.

L'école était située dans l'une des treize favelas qui composent le complexe Chapadão, à Pavuna, Rio de Janeiro. Quelques semaines avant la reprise des cours, lors de la planification des activités du groupe Enfants de Selvagem pour 2024, nous avons décidé d'organiser un semestre de rencontres entre les participants du groupe Enfants et des élèves d'une école de Pavuna. À l'époque, aucun membre de l'équipe n'avait de lien avec le territoire. La raison de ce choix : la rivière Pavuna se jette dans la baie de Guanabara, et il s'avère que les eaux de la baie seront le thème des Rencontres Selvagem au premier semestre 2024. Jusqu'au moment d'écrire ce texte, c'est pour cette raison que nous avons prévu la présence d'une école à Pavuna dans l'organisation de nos activités de l'année.

J'arrive à l'école un jour de marché ; je longe la rue principale, une longue rue pleine de carrefours. Je marche. Je ne demande rien. J'observe. Je fais attention. J'apprends ce que je peux. Tout comme Exu dans la maison d'Oxalá, avant de se placer à un carrefour. Je fais confiance à ceux qui prennent garde de mon chemin. Je fais confiance au cycle.

En tant qu'employée municipale, j'ai exercé les fonctions suivantes : enseignante, coordonnatrice pédagogique, directrice adjointe et directrice d'école. J'ai emprunté de nombreux chemins et je complète ainsi un cycle en revenant à ma fonction de départ : enseignante. Un cycle. Ma vie professionnelle pourrait être représentée par l'ouroboros et sa danse sacrée du retour au commencement. Une carrière circulaire : début, milieu et début. Selon la direction du personnel de la mairie, il était indispensable que j'exerce la fonction d'enseignante pour que ma demande de congé soit accordée. Mais ce qui était vraiment fondamental, c'était le retour. La rencontre. Les carrefours. Les passages.

Juin 2023 : parmi les élèves de cinquième et de quatrième que j'ai rencontrés, certains ne savaient toujours pas lire. D'aucuns tiennent injustement les enfants pour responsables de ne pas maîtriser les compé-

tences attendues à chaque cycle scolaire. Ceux qui tiennent ces propos oublient qu'il existe, historiquement, un projet continu d'effacement des langues traditionnelles. Sur le territoire brésilien, nous sommes contraints de pleurer, de prier, de rêver et de vivre dans une langue qui n'est pas en mesure d'exprimer ce que ressentent réellement indigènes et Afro-Brésiliens. Par cruauté, la langue officielle du pays est enseignée dans les écoles de telle sorte que l'accès à nos langues maternelles est rendu impossible et que nous n'acquérons pas non plus une véritable maîtrise technique du portugais. Dans notre pays, l'éducation de base est obligatoire. À l'âge de 6 ans, un enfant est inscrit en première année d'école primaire. Un élève qui ne redouble pas durant le cycle de base complète son cursus en douze ans, dont neuf en école primaire et trois au lycée. Mais comment se fait-il que, dans notre pays, après douze années d'études, des personnes neurotypiques peuvent être considérées comme fonctionnellement analphabètes ? Quel type de personnes nos écoles prétendent-elles former ?

Il n'existe pas de réponse unique ni de solution linéaire pour résoudre les problèmes d'analphabétisme au Brésil. Mais il est troublant de savoir qu'un enfant peut passer plus d'une décennie à l'école et en sortir sans avoir appris à lire, à écrire et à interpréter. Le mot enfant vient du latin, *infantes*, et désigne « celui qui n'a pas la capacité de parler ». Une société qui considère une personne incapable du seul fait de sa durée de vie doit se remettre en question de toute urgence.

De retour en classe, je me rends compte que les chiffres officiels et la réalité scolaire ne coïncident pas. J'ai rencontré de nombreux élèves en fin de collège, âgés de 13 à 16 ans, qui ne savaient ni lire ni écrire. Dans ma pratique, avant d'apporter des informations et du contenu pédagogique, j'écoute les enfants, j'écoute leurs histoires ; je réponds à leur curiosité à mon égard. J'essaie de leur donner une voix. J'espère, faisant cela, qu'ils se sentent capables de parler. Je reste très attentive à ce qu'ils me disent. Enfin, je leur demande d'écrire des potins. Des secrets qui restent entre eux et moi. Les potins sont un genre idéal pour évaluer la maîtrise narrative des élèves. L'intrigue, le point de vue narratif, les personnages, le temps, l'espace, je leur explique tout ça en classe à un autre moment. Ou parfois je n'ai même pas besoin d'expliquer, car un bon

raconteur de potins maîtrise déjà la structure d'une histoire. C'est ainsi qu'on tisse notre premier lien, le même lien que nos aînées lorsqu'elles échangent leurs recettes, partagent des connaissances ou construisent la mémoire d'un lieu.

J'ai terminé la première journée de cours épuisée par tant de sensations. J'avais mal à la gorge à force de parler, de parler fort, rivalisant avec les bruits de l'extérieur et de l'intérieur de la classe. Souvent, je ne faisais que produire du bruit, parce que personne dans la salle ne faisait attention à ce que je disais, on ne m'écoutait que par politesse. Je me suis reconnue en eux, j'avais moi-même déjà eu ce visage, porté cet uniforme et souhaité ne pas rester assise cinq heures en silence. Lorsqu'on me demande si je suis du genre à « être dure avec les enfants », je réponds que je ne suis pas là pour ça. Ça alors ! Les enfants attendaient de moi que je fasse preuve de force, car c'est ainsi que l'État se fait présent dans les périphéries, presque toujours. Et l'école est souvent le lieu de la reproduction de l'autoritarisme qui domestique les corps et rend les individus dociles. « L'élève parfait écrit ce qui lui est demandé, ne se promène pas dans la salle de classe, ne parle que lorsqu'il y est autorisé, sait contrôler ses besoins physiologiques et répond à ce qui est attendu de lui par l'enseignant. » Quelle vie ! J'essaie d'expliquer que je préfère les journées rythmées par la gentillesse. Que j'ai appris à marcher doucement. Ça leur paraît étrange. Mais je suis probablement plus bizarre que je n'en ai l'air. Cela n'a jamais été un problème pour moi. Avant de quitter l'école, je suis surprise par un câlin. C'est Júlia, 15 ans, qui m'a prise dans ses bras et m'a demandé de lui apprendre à lire. Je ne sais pas ce qui m'a le plus surprise : le câlin, la demande ou les yeux enthousiastes de la jeune fille.

Je rentre chez moi, j'appelle mon amie Lila. Nous pleurons d'impuissance. Nous connaissons les faiblesses de l'éducation publique. Lila et moi pleurons toujours ensemble, la joie et le désespoir étant la plupart du temps les responsables de nos larmes. Lila est professeur de portugais et, comme moi, elle rêve et étudie les possibilités d'un enseignement dans lequel les élèves puissent prendre plaisir à acquérir des connaissances, sans que rien ne soit imposé à personne.

Après m'avoir écoutée, Lila me dit qu'elle va se rendre au *quilombo* São José da Serra, à Valença (dans l'intérieur de l'État de Rio de Janeiro),

en raison de ses recherches. Je lui propose de l'accompagner, parce que nos recherches sont similaires et parce que j'avais besoin de me rapprocher d'une enseignante comme elle. Seuls les enseignants rêveurs comprennent les autres enseignants rêveurs.

Lila et moi sommes arrivées au *quilombo* un samedi en fin de matinée. C'est Dom Nelson qui nous a accueillies. Quand je l'ai vu, je me suis souvenue des vers de la chanson *Oração ao tempo*, de Caetano Veloso. Et j'ai doucement chanté : « C'est un homme aussi beau/Que le visage de mon fils. » Notre hôte est un monsieur noir, extrêmement gentil et charmant comme le sont les conteurs d'histoires. En entrant dans ce territoire, j'ai le sentiment de rentrer chez moi. Tout dans cet endroit m'est très familier. Rien de ce que je voyais là ne me surprenait.

Une chose m'a cependant beaucoup étonnée : tous les gens, absolument tous, dans le *quilombo* São José, me ressemblaient physiquement. C'était fou ! J'étais à la maison. C'est bel et bien ma famille ! Les filles étaient identiques à moi quand j'avais leur âge. Nous étions pareilles dans les moindres détails, des tresses colorées à la forme de nos mains. Des mains semblables à celles de ma mère, de mon père et de mes frères. Mon cœur savait que ces gens-là étaient ma famille, que nous étions tous les graines du même baobab.

J'ai oublié Lila pendant quelques instants, j'ai marché en silence à travers les terres du *quilombo*, essayant d'entendre ce que seuls les oiseaux et le vent connaissent. Le *quilombo* était calme en raison du décès de Tia Tetê. Je ne suis malheureusement pas arrivée à temps pour recevoir ses prières et manger sa *feijoada*. En marchant, j'ai rencontré trois enfants, ils m'ont parlé de Jequitibá, le gardien du *quilombo*, et du *jongo*². Ils ont dit que je devrais revenir plus tard, car pendant le deuil, personne ne pouvait s'approcher de Jequitibá. Tout comme moi et les anciens du *quilombo*, les tambours sont également restés silencieux. Ce week-end-là, il n'y aurait ni feu de joie ni *jongo*. Timidement, Dandara, dans la fleur de ses 11 ans, m'a enseigné l'attente. Le moment d'enlever mes chaussures et de danser pieds nus avec mes frères *jongueiros* des montagnes n'était pas encore arrivé.

2. Le *jongo* ou *samba-jongo* est une danse brésilienne d'origine africaine qui se pratique au son des tambours. [N.T.]

À la fin de notre séjour dans le *quilombo*, j'ai demandé à Dom Nelson si je pouvais revenir pour un séjour plus long, et je lui ai exprimé mon désir de rédiger mon mémoire de recherches dans une petite maison qui m'avait semblé inhabitée. J'ai dit au revoir à Dom Nelson et à sa famille le 9 juillet 2023. Deux jours plus tard, j'ai reçu de lui une invitation à partir pour le Piauí, pour une rencontre de communautés alternatives et pour, pendant ce voyage, visiter quelques communautés et villages traditionnels. Je lui ai d'abord dit « je ne peux pas » ; il s'agissait d'un voyage de vingt jours aller-retour de Rio de Janeiro jusqu'au Piauí, dans un bus qui avait un nom et un prénom : Wiphala Caravane Arc-en-ciel pour la Paix. Mais séduite par la possibilité d'une paix colorée, j'ai finalement accepté l'invitation.

Au revoir cangoma³ au revoir

Au revoir cangoma au revoir

Au revoir, je pars

Je m'en vais mon cangoma reste

Ici et à une autre fois

Mère Zeferina, *quilombo* São José da Serra

WIPHALA,

LE BONHEUR S'AGITANT DANS LE VENT

Invitation acceptée. Je reçois des conseils. Des doutes surgissent. Je rêve de paysages. Des curiosités se font jour. Dans un PDF destiné aux caravaniers il était écrit : prévoir des chaussures solides et confortables. Mes tongs tout-terrain et mes baskets colorées ne répondaient pas à ces exigences J'avais besoin de m'équiper. J'ai alors acheté la seule paire de chaussures de randonnée du magasin qui convenait à mes pieds. J'appelle Lenon, mon ami expert en randonnées et grands voyages ; je lui demande si la seule paire de chaussures du magasin qui me convenait est

3. Tambour de fête ou fête du tambour. Musique d'adieu.

adaptée aux endroits que j'allais traverser. Après le feu vert de Lenon, je suis rassurée concernant cet achat. Mes pieds seraient protégés pendant le voyage, ça au moins j'en étais sûre.

Lorsque le jour du départ est arrivé, je me suis préparée comme si je partais pour une grande aventure. J'ai quitté Rio de Janeiro avec un sac à dos emprunté qui mesurait presque ma taille, et une tente très chic que j'avais achetée avec mon amie Lila. Je suis partie en portant sur mon dos le bonheur de vivre et en ayant le plaisir de tenir ma petite maison de campagne entre les mains. Le poids du sac à dos en disait long sur le manque d'expérience du voyageur et sa peur d'avoir froid et faim. J'ai décidé de me joindre à l'expédition cinq jours avant le début du voyage. Lila ne m'a pas accompagnée car elle avait une affaire à régler à Manaus.

Il faisait déjà nuit lorsque j'ai rejoint le Wiphala et son équipage. Deux beaux jeunes frères *quilombolas*, Abaiomi et Diguinho, m'ont accueillie. Je les ai surnommés Cosme et Damião, un duo aux yeux noirs de jais et au cœur honnête. Deux garçons, fils de Dom Nelson. Deux *ibejis*⁴ *quilombolas* qui sont vite devenus mes grands compagnons de voyage. Des amis. Des frères. Des gardiens à chaque moment du voyage. Wiphala allait nous faire parcourir sept mille kilomètres, en suivant cet itinéraire : La ville de Rio de Janeiro ; Valença - dans l'État de Rio de Janeiro ; la ville de São Paulo ; Ribeirão Preto - dans l'État de São Paulo ; Uberlândia - dans l'État de Minas Gerais ; Brasília dans le District Fédéral ; Alto Paraíso - dans l'État de Goiás ; Barreiras - dans l'État de Bahia ; Formosa do Rio Preto - également en Bahia ; Altos - dans l'État de Piauí ; São Paulo ; Rio de Janeiro.

J'avais des difficultés à équilibrer sur mes épaules le poids de ce que je pensais être essentiel. Mais ce qui était véritablement essentiel, c'était de partir. Et grâce à Wiphala, lors des visites et des montages de camp, je n'ai pas eu besoin de m'encombrer avec toutes mes affaires. Grâce à Wiphala, ma base, j'ai pu faire de la randonnée et du camping avec peu de choses.

Appeler Wiphala un bus est une réductionnisme presque insultant. Certains disent que c'est un grand vaisseau, un portail, une planète ha-

4. Divinité jumelle de la vie, protectrice des jumeaux dans la mythologie yorubá.

bitable. Formellement parlant, Wiphala fait partie du terme Caravane Arc-en-ciel pour la Paix et, par conséquent, il s'agit d'un point de culture itinérante, d'un écovillage mobile, d'une petite tribu de guerriers arc-en-ciel pour la paix. Née au Mexique, en 1996, avec Alberto Ruz, la Caravane Arc-en-ciel pour la Paix a déjà visité 19 pays des continents d'Amérique Centrale et du Sud, réalisant de nombreuses activations, partageant des connaissances, des sentiments et visions d'amour et de guérison pour la vie sur Terre. La caravane est composée de cinq bus/ONG : BEIJA-FLOR [colibri] ; CARACOLA [escargot] ; LAGUILA [aigle] ; MAZORCA [épi de maïs créole] ; WIPHALA [drapeau des peuples originaires de l'ethnie Aymara].

La caravane est actuellement rattachée à deux pays : le Brésil et le Mexique. Au Brésil, c'est Dom Nelson qui est le gardien de Wiphala. Il est chargé de le conduire et de guider la famille arc-en-ciel pendant les voyages. J'ai suivi de très près ses actions lors de l'expédition dans le Piauí. Pour moi, Wiphala a été une école de vie, pluriverselle, dynamique et génératrice de possibles ; et Dom Nelson, mon grand maître.

Wiphala

*Wiphala lalalalaia
Le grand navire va prendre le large
Dom Nelson commandera
Le grand navire coloré
Attire l'attention partout où il passe*

Cidadão da Mata

J'AI FAIT UNE FEINTE, JE SUIS RESTÉ SUR PLACE, ET ÇA A FINI EN BUT⁵

Une larme coulait sur mon visage, mes yeux émerveillés restaient fixés sur la fenêtre pendant des heures. De la tombée de la nuit jusqu'à l'aube, j'avais envie de regarder à l'extérieur. Voir le paysage changer sous mes yeux m'occupait. J'étais face à moi-même, pétrifiée par la peur de revenir trop changée. À mesure que le paysage changeait à l'extérieur, je changeais moi aussi un peu. Après de nombreuses heures d'éveil, je me suis endormie, les yeux fatigués à force de regarder autant à l'extérieur. Peut-être que j'étais en train de fuir tout ce qui se passait à l'intérieur du bus. C'était la première fois que je voyageais avec un grand groupe de personnes. Le silence s'est emparé de moi pendant trois jours.

Durant ce silence, nous nous sommes arrêtés à São Paulo et la plupart des voyageurs de la caravane sont alors montés à bord du Wiphala, dont quatre enfants accompagnés d'adultes. Je suis restée blottie dans mon mutisme enfantin jusqu'à ce qu'un enfant monte sur mes genoux, peu avant notre arrivée à Uberlândia. Un petit garçon de presque 3 ans qui voyageait avec sa mère et qui m'a forcé à regarder à l'intérieur.

– Cheval, a dit Théo.

Sa mère a alors essayé d'expliquer ce que le garçon venait de dire, mais je l'ai interrompue :

– Cheval.

La communication dépasse la phonétique ; les êtres communiquent par vibrations et liens. Le garçon, moi et le cheval. Un autre monde s'ouvrait à moi. Nous avons parcouru des kilomètres. J'ai passé de nombreuses heures sans regarder à l'extérieur. Il y avait quatre enfants, neuf adultes et un cheval en plastique à l'intérieur de la Wiphala. Parmi les enfants, Lia, la seule fille, parlait peu, comme moi.

Allongée là, en silence, une autre larme coulait sur mon visage. Mes yeux étaient maintenant fermés. Le garçon n'arrêtait pas de répéter : « cheval ». C'est à ce moment-là que j'ai su que je ne pourrai pas

5. C'est une expression créée par le footballeur Dedeu, une ancienne star des groupes de Sobral, au Ceará, alors qu'il jouait déjà pour Náutico, de Recife. Un journaliste a reçu exactement cette explication de Dedeu pour expliquer un geste spectaculaire du joueur. *J'ai fait une feinte, je suis resté sur place, et ça a fini en but.* L'expression s'est rapidement répandue dans le parler du Piauí.

rédigé mon rapport de recherches. Mon cœur s'est emballé en écoutant les paroles du petit. Je me suis endormie et j'ai rêvé de la route. Je me suis réveillée sur la route. Loin de tout, je fixais à nouveau mes yeux sur la fenêtre.

Dom Nelson, silencieux, semblait tout savoir. Il anticipait les pensées et les actions du groupe. De lui venaient les orientations, les ajustements, les conseils. À chaque arrêt, il nous rappelait :

– Enlevez vos chaussures en montant dans le bus. Ici c'est chez nous, ne gardez pas vos chaussures à l'intérieur.

Par moments, j'avais l'impression qu'il ne parlait pas vraiment des chaussures. Ne pas garder ses chaussures aux pieds était pour le moins ambigu. Les yeux doux de Dom Nelson activaient ma subjectivité. Et moi, je voulais juste rester attentive et rendre un rapport avec des informations pertinentes.

J'ai cherché un moyen de me rapprocher de mes compagnons de voyage. J'ai fait comme la lumière du soleil : j'ai cherché les fentes, les fissures, les trous. De petites interstices m'ont permis d'établir un contact subtil avec les adultes de la caravane. Nous sommes arrivés à Alto Paraíso de Goiás. L'argile rouge sur la route s'est emparé de mes yeux, mes narines, mes oreilles, ma bouche. Un épais nuage de poussière rouge, soulevé par les roues du bus, a rougi mon voyage. Là, je me suis interrogée sur la raison de mes pensées toutes compactes. Quand ai-je cessé d'être une particule en mouvement ? J'aurais alors aimé pouvoir être un grain de poussière. C'était la terre qui m'appelait à faire confiance au mouvement de la vie.

Les roches ancestrales de la Chapada m'ont accueillie ; là, j'ai planté ma tente au bord d'une rivière. Notre premier camp était localisé dans le village de Moinho, au cœur de la Chapada dos Veadeiros, au bord de la rivière Bartolomeu. Quand la nuit est tombée, les voix se sont arrêtées et j'ai essayé de dormir dans la nuit noire. La rivière a parlé toute la nuit. J'ai eu du mal à comprendre ses énigmes. J'ai arrêté de me battre avec la raison ; comme les eaux, j'ai cherché le chemin le plus facile et j'ai débordé de possibilités. Là, j'ai remis en question mon immobilité. Quand suis-je devenue une flaque d'eau peu profonde ? Je souhaitais être et couler comme la rivière. L'eau m'engageait à couler et à déboucher en un autre lieu.

Je me suis réveillée en territoire sacré, sur une terre de roches très anciennes. Certaines personnes m'ont demandé si j'étais Kalunga. La question m'habite toujours. Kalunga est le nom du plus grand *quilombo* du Brésil, et il est très proche de l'endroit où nous campions. Kalunga, moi ? En langue bantoue, le mot Kalunga signifie « lieu sacré, de protection ». Je suis la graine d'un baobab lointain. J'ai été plantée dans la terre. Mais je suis aussi une terre fertile. J'habite la terre et je suis une terre habitée. Mon corps est territoire. Kalunga, moi. La question provoqua un deuxième réveil. Je suis une terre habitée par les rêves. Je suis le rêve de mes ancêtres et je plante des rêves que je ne récolterai pas. Cela me rappelle ce qui m'avait donné envie de devenir enseignante : construire des chemins. Intérieurement, j'ai recommencé à marcher. J'ai recommencé à chanter et à sourire. Lia s'arrête devant moi. Elle doit avoir 4 ou 5 ans. J'ai brisé le silence qui m'entourait. Il me semblait que la conversation ne serait pas fructueuse, mais elle le fut.

LIA

VOCÊ NÃO PÕE OS PÉS NO CHÃO?

La petite fille utilisait ses doigts pour m'expliquer comment elle écrivait LIA.

– Salut, Veronica. Tu connais mon nom, hein ? Lia : L ; cure-dent avec un petit point dessus ; A.

Elle connaissait mon nom. J'ai souri, surprise. J'ai essayé d'épeler mon nom avec des gestes, en suivant sa méthode. Elle a trouvé que cela prenait trop de temps et elle a dit que mon nom contenait trop de lettres. Lia était aussi petite que son nom. Sa voix était aussi douce et sonore que le trio de lettres qui la nommait. J'ai chanté une *ciranda*⁶ et nous avons dansé timidement. Une autre Lia, d'Itamaracá⁷, s'est approchée de nous.

6. Jeu qui implique danse, musique et chant, originaire des régions du Paraíba et du Pernambouc. [N.T.]

7. Maria Madalena Correia do Nascimento, connue sous le nom de Lia de Itamaracá, est une danseuse, compositrice et chanteuse brésilienne de ciranda. Elle est considérée comme la cirandeira la plus célèbre du Brésil. (Wikipédia - https://pt.wikipedia.org/wiki/Lia_de_Itamarac%C3%A1). (TN)

J'ai raconté une histoire. Lia en a raconté plusieurs. Elle trouvait étrange que je porte tout le temps des chaussures aux pieds.

– Tu ne mets pas les pieds sur terre ?

J'avais tant de choses à dire à ce moment-là ! La question de la petite ouvrait la voie à tellement de réponses possibles ! Mais j'ai simplement répondu que j'avais peur de me faire mal aux pieds. Lia a souri, en pensant probablement que ma peur était un peu ridicule. La petite fille a changé de sujet, et sachant que j'étais une des personnes qui cuisinaient pendant le voyage, elle a partagé avec moi la recette de la soupe que sa mère avait l'habitude de préparer. Une soupe délicieuse, selon Léa. Nourrie par la générosité de cette rencontre, j'ai écrit mon premier article : « Mémoire et narrateur – Souvenirs de la maison et domaine typologique ».

Lia a abordé le continuum typologique avec un naturel extrême ; en rapportant les souvenirs d'une « soupe délicieuse », oralité et écriture sont apparues comme des pratiques discursives qui ne rivalisent pas, qui ne sont pas en concurrence, mais qui, au contraire, se complètent. Je pourrais ici retranscrire la recette, mais cela reviendrait à laisser de côté toutes les autres informations que le corps de Lia m'a transmis. J'ai prié pour Léa. Les écoles ont surtout concentré l'enseignement sur la production écrite, accordant peu ou pas d'attention à l'oralité. Les enfants sont réduits au silence, car dans la plupart de nos écoles, l'écrit prime encore sur l'oral. De nombreux élèves, au cours de leur scolarisation, perdent la fluidité de leurs idées, la rapidité de production et la maîtrise de la communication. L'alphabétisation n'est qu'un aspect de la maîtrise linguistique ; ce devrait être un facilitateur et non un frein à la communication.

La conversation s'est terminée par une baignade dans la rivière. J'ai continué à apprécier la soupe de mots, gestes, regards et sourires. Les vingt dernières années de ma vie, je les ai passées auprès d'enfants à Rio de Janeiro et à São Paulo : dans des projets sociaux, des écoles, des refuges, des églises. La vie de Lia ne correspondait pas à la réalité de la plupart des enfants avec qui j'avais partagé du temps. La réalité d'un étudiant pauvre de la périphérie peut être cruelle. Mais sur le chemin du

*sertão*⁸ du Piauí, j'ai rencontré des enfants débordants de vie et porteurs de nombreuses critiques concernant la vie scolaire.

Le mot école vient du grec *scholé* et signifie « lieu de loisir ». Ceux qui avaient de l'argent et du temps libre, dans la Grèce antique, se réunissaient à l'école pour penser et pour réfléchir sur la vie. Au Brésil, une série de mots et d'expressions utilisés dans le monde scolaire me paraissent bizarres : devoirs ; leçon ; discipline ; cursus ; programme. Les loisirs et la réflexion semblent ne pas faire partie du programme officiel ; tout comme le lien, la rencontre et la vie. Parler d'économie domestique, de planning familial et de profession, ce n'est pas réfléchir sur la vie. Rien n'est plus étriqué que de former ainsi un individu à jouer un rôle dans la société.

L'enfance devrait être le lieu des possibles. Mais notre société est malade au point de faire en sorte que les adultes occupent tout le temps libre des enfants avec des activités extrascolaires. Une petite fille qui aime danser est automatiquement inscrite dans un cours de danse. Et à partir de là, les mouvements du corps reçoivent un nom et un mode d'exécution. Alors que la petite fille voulait juste danser, elle doit désormais respecter l'emploi du temps de l'école et participer à des spectacles de danse qui ne faisaient pas partie de ses projets. Cette idée de donner sans cesse une utilité aux goûts et aux capacités d'une personne est extrêmement violente. Tout comme il est violent de faire asseoir quelqu'un pendant quatre heures et demie, cinq fois par semaine, pour écouter, copier et reproduire ce qui a été entendu et écrit.

JANAÍNA
SUR LA ROUTE

Après six jours de voyage, nous nous sommes arrêtés sur la route en direction de Teresina-PI pour prendre le petit déjeuner. Derrière le comptoir de la cafétéria, les yeux ronds de Janaína brillaient en regardant

8. Zone géographique du Nordeste du Brésil au climat semi-aride. Son sens originel signifie l'« arrière-pays. » [N.T.]

tant de monde descendre de notre bus coloré. Enfant du propriétaire de l'établissement, la jeune fille de 12 ans imagina une stratégie pour demander qui nous étions et ce que nous faisions là. Je lui ai parlé de Wiphala, je lui ai dit que j'étais enseignante et nous avons commencé à parler de l'école.

— Il y fait chaud, il n'y a pas de portes et il manque beaucoup de profs.
— Janaína était catégorique.

Elle fit tellement de critiques que nous avons commencé à parler des possibles. Ce n'était certes pas de sa responsabilité, mais la laisser dans un tel désenchantement était très inconfortable. Nous avons pris un stylo, du papier, et nous avons écrit : droits, possibles et rêves. Devant moi, une figure puissante s'est imposée. Janaína était la propre force créatrice. Je l'ai laissée parler, car elle en savait plus que moi sur les choses. Devant elle, je suis restée silencieuse. J'ai vu combien son père était fier d'elle.

Janaína, une enseignante de plus rencontrée en chemin. Elle vit dans le temps du mythe, elle n'a pas encore l'angoisse des certitudes. C'est ce qui la rend vivante, si vivante que j'en suis émue. Il y avait en elle une mémoire profonde, composée par ses ancêtres. Une mémoire qui ne se trouvait pas dans les livres, mais qui dormait sous la peau d'un sujet collectif. À seulement 12 ans, elle explique ce à quoi devraient ressembler les écoles de sa région et de tout endroit similaire à sa ville. À propos de son école, elle remarque :

- L'école n'est pas bonne pour les élèves. Il manque des professeurs. Il fait trop chaud. Le goûter, c'est des biscuits industriels et du jus de fruit. Vous croyez qu'on peut apprendre quelque chose là-dedans ?

*Si c'est dans le domaine de l'éducation
que l'on commence à fabriquer le sujet, à construire
la personne, quel genre de personnes nos
écoles prétendent-elles former ?*

Ailton Krenak

Au Brésil, les écoles de la périphérie se ressemblent beaucoup par leur manque de structures, et partagent les mêmes difficultés fonda-

mentales. Aucun enfant ne mérite d'être obligé de passer des heures dans la chaleur, à attendre un enseignant qui n'arrive pas et à manger des goûters ou des repas qu'aucun politicien ne mangerait (et cela pourrait empirer : le Brésil pourrait avoir un déficit de 235 000 enseignants dans l'enseignement de base en 2040, selon l'Institut Semesp). Pas besoin de parcourir sept mille kilomètres pour trouver une salle de classe dépourvue d'installations décentes pour les enfants et les enseignants. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin, il suffit de poser les pieds sur le sol d'une vraie école pour voir tout ce qu'il nous reste à faire pour nos enfants.

Les écoles étincelantes, créées pour une demi-douzaine de personnes présentant les mêmes caractéristiques socio-économiques, ne sont pas réelles. Ce sont des écoles modèles, des écoles rêvées par des éducateurs et des enfants. De nombreux éducateurs et enseignants qui produisent du matériel ou écrivent sur l'éducation n'ont pas mis les pieds dans de véritables écoles depuis des années, voire n'y ont jamais mis les pieds. Il est important de rêver d'un modèle éducatif, mais c'est dans la pratique quotidienne, avec des liens bien établis, que réside la possibilité de créer des changements. Janaína représente les enfants socialement vulnérables que j'ai rencontrés : des enfants émotionnellement blessés, notamment par la négligence de l'État, qui cherchent à reprendre confiance en eux pour pouvoir réaliser leurs rêves.

NOEMILLY ET NAEMILLY

ON DANSE ?

Il était presque midi, le soleil était si puissant que c'en était effrayant. J'étais dans la ville d'Altos do Piauí ; notre caravane avait établi le campement à 26 kilomètres de là. Ce jour-là, je me suis réveillée avant le soleil et j'ai pris le seul bus qui quittait la zone rurale pour la ville. C'était samedi, jour de marché au marché central. Le samedi, les producteurs locaux se rassemblent au marché pour vendre toutes sortes de produits. Je suis arrivée tôt, avant l'ouverture des commerces de rue. Je suis allée directement au marché. J'ai vu la ville reprendre vie, en mangeant un

beignet et en buvant un jus de canne à sucre. Ce jour-là, je suis allé de magasin en magasin pour parler de la vie avec les habitants du quartier. J'ai mangé une glace et je suis retournée sur la place de l'église, où j'allais reprendre le bus pour retourner au campement.

Noemilly et Naemilly attendaient le même bus que moi.

– Je t'ai déjà vue, dit Noemilly.

– Moi aussi je t'ai déjà vue, dit Naemilly.

Elles m'ont expliqué qu'elles m'avaient vue plus tôt dans le même bus qu'elles. Moi je ne les avais pas vues, car elles étaient très petites et, quand je suis montée dans le bus, elles étaient déjà assises avec leur mère et leur grand-mère. Noemilly Maria se présente pleine de solennité :

– N ; o ; e ; m ; i ; l ; l ; y. Je m'appelle Noemilly Maria.

Je n'avais jamais rencontré autant d'enfants férus d'orthographe !

– Ma sœur s'appelle Naemilly Cristina. Nous vivons à Retiro, ville d'Altos, dans le Piauí.

Je réponds à la solennité de la petite fille en disant mon nom et le lieu d'où je viens. J'explique que je suis en vacances à Altos. Comme référence, je donne la maison de Dona Francisca et son époux Assis. Elles courent vers leur mère et lui annoncent la nouvelle. Elles reviennent vers moi, en répétant plusieurs fois qu'elles aiment mes cheveux, qu'elles ne savent pas comment les décrire, mais qu'ils sont très beaux.

Je leur explique qu'il s'agit de *dreads*. Je leur montre sur mon téléphone portable des photos d'autres personnes avec la même coiffure que moi. Elles se mettent alors à parler de choses et d'autres sur leur ville. Je les interroge sur l'école, puis la conversation s'arrête. Les deux filles venaient de présenter des danses typiques du Piauí pendant la fête de leur école, et sans aucune explication, le spectacle a commencé. Elles se sont mises à danser. Je me suis assise, leur laissant la partie supérieure du trottoir. Elles ont chanté et dansé sur deux chansons complètes. Ne sachant pas trop comment les remercier pour ce cadeau, je me suis levée pour les applaudir. Elles m'ont alors prise par les mains, formant une ronde. Noemilly a dit qu'il s'agissait d'une préparation pour « Balandê Baião » et « Cavalo Piacó »⁹. Au début, je ne comprenais pas ce qu'elles

9. Le « Balandê Baião » et le « Cavalo Piacó » sont des danses vieilles de plusieurs siècles qui

disaient, mais j'ai essayé de retenir rapidement la chorégraphie. Quand j'ai compris de quoi il s'agissait, j'étais en train de chanter, de danser et de trotter comme un cheval boiteux. J'ai dit :

– Cheval boiteux.

Elles ont répondu :

– *Piancó*¹⁰.

Nos corps se comprenaient. Noemilly a coordonné toute la chorégraphie avec ses yeux. Six ans d'âge et tant de mémoire dans son corps. Elle se comportait comme une vieille *jongueira* et dirigeait la ronde avec les chansons. Le premier vers était de Noemilly ; Naemilly et moi formions le chœur. Tout était là : la ronde ; le feu de joie ; la prière ; la force de la vie.

Cheval Piancó

Maintenant mon cheval est boiteux

Maintenant mon cheval est boiteux

Maintenant mon cheval est boiteux

Joli pour flâner

Compagnon change de paire

Il court court et tape du pied

Il court court et tape du pied

Il finit dans le Canindé

*Il finit dans le Canindé*¹¹

Je ne sais pas combien de temps on a passé à danser au milieu de la rue, dans le centre de la ville d'Altos. Sous le soleil de presque midi, on a dansé jusqu'à l'arrivée du bus. Le temps est une échelle physique considérée comme l'une des dimensions de l'univers. Mon univers a été élargi par ces deux petites sœurs. Elles étaient très jeunes, 6 et 4 ans, mais elles faisaient entrer et sortir dans la ronde une constellation d'êtres. Le *balandê* m'a fait tourner sur mon propre axe. Ensoleillée.

perpétuent les traditions africaines du Piauí. Le premier enregistrement de ces danses date de 1887, grâce aux travaux de l'écrivain Jonas Batista.

10. Piancó signifie « boiteux » ; le mouvement de base de la danse simule le trot d'un cheval boiteux.

11. Canindé est un fleuve brésilien qui traverse l'État du Piauí.

J'ai fait tournoyer l'air autour de moi et je me suis élargie. La mémoire de mon corps a été activée. Mes petites professeurs riaient et chantaient fort. « *Ajádi agbón li o nsoro si* » est un proverbe yoruba que j'ai tatoué sur mon bras. Cela signifie « la digue a été brisée ». La première fois que j'ai senti trembler les murs qui me cloisonnaient, les deux sœurs n'étaient pas encore nées. À l'époque, il y avait tellement d'eau retenue en moi que beaucoup de choses avaient alors été emportées par la rupture de la digue. Noemilly et Naemilly m'ont donné la sensation d'une nouvelle rupture. Le bus est arrivé.

– Je vais m'asseoir avec toi – dit l'une puis l'autre.

Avant de m'asseoir, j'ai demandé si j'avais bien dansé. Leur réponse a été :

– Oui... tu as bien dansé. Mais il fallait que ce soit sans chaussures, avec les pieds sur terre.

Je suis retournée dans la zone rurale d'Altos et la première chose que j'ai faite a été de ranger mes chaussures. La Terre m'a appelée. J'ai parcouru un sentier dans les bois pour regarder le coucher du soleil. Sur le chemin, des épines de *tucum*, beaucoup de pierres et des scorpions. Mais j'étais déterminée à marcher les pieds sur terre. Même si je savais que je reviendrais dans l'obscurité de la nuit, j'avais confiance en la Terre. Pieds nus, j'avançais doucement sur le sol, et je sentais qu'une nouvelle façon d'être au monde et à l'école était en train de naître en moi. Je suis alors redescendue du mirador où j'avais contemplé le coucher du soleil et j'ai rejoint le campement où crépitait un feu.

Quelques musiciens jouaient et chantaient, animant la ronde. J'ai dansé les pieds à même le sol pendant des heures, tournoyant dans la nuit. *Ciranda*¹², *coco*¹³ et *Cavalo piancó*. L'enfant que j'étais est apparue devant les flammes, au son des tambours, voulant jouer avec la nuit. Et j'ai pris soin à ce qu'elle s'amuse en paix. En paix, j'ai dit au revoir à la ronde et je suis allée dormir dans ma tente.

Le lendemain matin, j'ai démonté ma tente et levé le camp. Il était temps de rentrer à la maison. Une ronde d'adieu a eu lieu le matin du dernier jour.

12. Danse du Nord-Est du Brésil. [N.T.]

13. Rythme et danse du Nord-Est du Brésil. [N.T.]

Lia a participé avec son père à la ronde d'adieu. Elle m'a demandé si je resterai à São Paulo, comme elle. J'ai répondu :

– Je ne resterai pas à São Paulo. Je vais rentrer chez moi. J'habite à Rio¹⁴.

Lia m'a regardé dans les yeux et m'a demandé :

– Tout au fond ?

Au début, je n'ai pas compris la question. Plus tard... j'ai envisagé la possibilité.

14. La phrase originale « Eu moro no Rio » est la contraction de « J'habite la ville de Rio de Janeiro ». Textuellement, elle peut aussi signifier « Je vis dans la rivière ». [N.T.]



Site Caravana: <https://www.caravanaarcoiris.org/> Instagram: [@caravanaarcoiris](https://www.instagram.com/caravanaarcoiris)

Veronica Pinheiro coordonne depuis six mois la communauté Selva-gem et le groupe Enfants. Artiste de rue, *brincante*¹⁵, et enseignante dans le Réseau public municipal de Rio de Janeiro, depuis 2012, elle mène des recherches sur l'enseignement de l'art dans le cadre des relations ethno-raciales en tant qu'étudiante de master dans le cadre du Programme de troisième cycle en arts de l'UERJ. Ces dernières années, elle a travaillé comme coordinatrice dans le Núcleo de Arte Grande Otelo, une unité de vulgarisation pédagogique du Secrétariat municipal d'éducation pour l'enseignement de l'art de Rio de Janeiro. Diplômée en Lettres, spécialisée en Lecture et production de textes dans l'enseignement primaire ; en tant que fonctionnaire du Secrétariat municipal d'éducation de Rio de Janeiro, elle a promu les discussions sur les lignes directrices des programmes d'études en langue portugaise lors des Rencontres régionales du Secrétariat d'éducation, elle a été directrice de l'Escola Municipal de Aplicação Carioca Escultor Leão Velloso et a coordonné le mouvement *Entre jovens* [Entre Jeunes] – un partenariat entre l'Instituto Unibanco et la SME-Rio pour le développement continu de l'éducation publique.

15. Le terme *brincante* [joueur] désigne une personne dédiée aux activités culturelles et artistiques, souvent associées aux traditions populaires telles que les danses, la musique, le théâtre de rue et d'autres formes d'expression culturelle

RÉVISION
SAMIA RIOS

Samia est passionnée par la lecture et les études depuis son enfance. Son amour pour les récits l'a conduite à étudier les Lettres et la Pédagogie. Depuis plus de 30 ans, elle travaille avec les livres, s'occupant de la révision, de la préparation, de l'édition, de l'adaptation de contes de fées, ainsi que de la traduction de quelques ouvrages de littérature jeunesse de l'anglais et de l'allemand.

TRADUCTION
ANTOINE DE MENA

Artiste, cinéaste et traducteur franco-espagnol. Il vit et travaille à Rio de Janeiro. Il réalise un travail pluridisciplinaire : cinéma d'art, essai documentaire, vidéo, poésie, dessin, peinture calligraphique et installation. Membre du groupe de recherche Eiras-Paracambi et coordinateur de l'espace xow.rumi / Capacete (Glória – RJ).

RÉVISION DE LE TRADUCTION
CHRISTOPHE DORKELD

Travaille depuis plus de vingt ans dans la production de films documentaires pour le cinéma et la télévision. Français installé depuis plusieurs années dans l'État du Mato Grosso do Sul, au Brésil, il collabore également avec des communautés Kaiowá, Guarani et Terena dans le cadre de projets culturels.

Le travail de production éditoriale des cahiers Selvagem est réalisé collectivement avec la communauté Selvagem. La coordination éditoriale est assurée par Alice Faria et la mise en page par Tania Grillo. Pour la version en français, nous remercions Antoine de Mena et Christophe Dorkeld.

Plus d'informations sur selvagemciclo.com.br

Toutes les activités et le matériel de Selvagem sont partagés gratuitement. Pour ceux qui souhaitent donner quelque chose en retour, nous vous invitons à soutenir financièrement les Écoles vivantes, un réseau de cinq centres de formation pour la transmission de la culture et des connaissances indigènes.

Pour en savoir plus : selvagemciclo.com.br/colabore